



TURBULENCES VIDÉO

DIGITAL & HYBRID ARTS - **Juillet 2024** - revue trimestrielle **#124**



DANS LA POLYPHONIE DE SÉOUL

propos recueillis par Philippe Franck

CONVERSATION AVEC RAFAEL

Rafael, artiste d'origine espagnole travaillant entre sa Belgique natale et la Corée du Sud, développe une œuvre vidéographique et multimédiatique personnelle qui accorde une place important à la dynamique sonore mais aussi à la participation imaginaire du spectateur.

Il est parallèlement à l'origine de plusieurs manifestations dédiées aux arts expérimentaux. Outre les festivals ALEA et DENOIZE, il a récemment lancé dans la dynamique et accueillante East Atelier Gallery de Séoul, Unit Academia, qui renoue avec l'esprit de salon des années 30. Ces événements défricheurs constituent de véritables plateformes de visibilité et de rencontre pour la scène artistique alternative coréenne et qui s'ouvre également à l'international (France, Belgique, Japon...).

Retranscription raisonnée d'une conversation commencée dans un couvent du XVI^e siècle à Saint-Ghislain chez Transcultures en Belgique et terminée dans l'hyperconnectivité de Séoul.

Philippe Franck : Avec la complicité de quelques amis coréens « artistes », tu as lancé les festivals ALEA et DENOIZE (dédié aux musiques expérimentales) à Séoul l'année dernière. Qu'est-ce qui a motivé cette nouvelle initiative qu'est Unit Academia ?

Rafael : J'ai toujours aimé l'idée du « Salon ». Je pense à l'époque de Gertrude Stein à Paris dans les années folles qui accueillait à la fois son ami Picasso, Hemingway et les jeunes artistes de cette époque glorieuse. Des réunions-discussions entre différents acteurs dans le domaine artistique étaient alors organisés dans un appartement (souvent le dimanche). Un rendez-vous où l'on pouvait aussi acquérir de nouvelles connaissances et voir des œuvres à peine créées, bien avant qu'elles ne soient publiques. Cent ans après, on a parfois oublié à quel point ces Salons ont façonné l'histoire de l'art, d'abord en provoquant des rencontres.

À mon humble échelle, j'ai toujours rêvé de réactiver cette émulation. La manifestation ALEA (dédié aux arts hybrides dans une grande liberté esthétique et expérimentale¹) que j'ai initiée en 2023, à Séoul, fait partie de ce projet. Mais ALEA, presque victime de son succès, est devenu plus proche d'un festival que d'un salon.

Dès lors, avec mon ami Karl Yoon, qui est un jeune promoteur de concerts et d'événements musicaux, nous avons uni nos efforts pour recréer modestement cette idée de Salon. Je suis donc le co-fondateur de Unit Academia avec Karl qui produit cet événement au travers de sa compagnie Zero Division, dont je suis le directeur artistique.

Renforcés dans cette volonté aussi par le fait que nous avons une galerie particulièrement ouverte aux émergences talentueuses, et très dynamiques – La East Atelier Gallery – en plein centre de Séoul, à notre disposition, nous nous sommes dit que c'était le moment et le lieu idéal pour lancer cette initiative à un rythme mensuel.

Unit Academia est donc un projet réunissant artistes, chercheurs, curateurs et penseurs. Il a pour vocation d'être le lieu de rencontres et d'échanges entre des acteurs dynamiques de la scène artistique coréenne et internationale. Deux éditions – pour lesquelles nous avons dû quasiment refuser un public enthousiaste – ont eu lieu depuis et une autre est prévue début septembre est composée de conférences, de performances, de projections, de concerts, d'installations et d'autres formes contemporaines. Sa régularité me semble aussi un élément assez important pour qu'il soit susceptible de réunir une grande diversité de protagonistes et de participants.

PF : Quels sont les objectifs de la série Unit Academia ?

R : Les objectifs sont multiples. D'abord, il s'agit de refléter le dynamisme de la scène artistique en Corée du Sud, et l'intérêt que suscite l'art coréen à l'étranger, Séoul étant aujourd'hui le Hub artistique d'Asie, et de mon point de vue, du monde. Il y a aussi de la prospection et donc des découvertes. Unit Academia est un lieu où l'on peut voir et débattre des nouvelles tendances, et aussi découvrir de nouveaux artistes, Unit Academia étant un événement très ouvert aux nouveaux talents, dans tous les genres et médias, pour un public très divers et curieux.

Il y a peu, j'ai organisé le festival DENOIZE (qui est une plate-forme de visibilité pour les jeunes expérimentateurs) avec Karl Yoon et cette expérience nous a fait découvrir plein de nouveaux talents, pas moins de 38 participants ont répondu à l'appel. Nous comptons aller dans cette direction défricheuse avec Unit Academia, mais avec un spectre plus large, l'idée étant prioritairement de créer des rencontres fortuites, des émulsions fructueuses.

D'une certaine manière, c'est une initiative plus sociale qui travaillera à donner l'opportunité de voir et d'entendre des créations qui sont bien souvent inaccessibles aux non-universitaires, ou restent confinées dans une forme d'élitisme qui intimide souvent la majorité du public. Unit Academia se veut vraiment ouvert à tous, sans bling bling ni snobisme. Unit Academia est le satellite – avec aussi son autonomie – d'ALEA, le dénicheur mensuel de talents qui viendra compléter le festival

1 - Alea Korea, 23 Août 2023, porté par Rafael, Rémi Klemensiewicz & Gabriel Soucheyre au Centre Kote, Séoul (NDLR).



Unit Academia 2, East Atelier Gallery, Séoul, mai 2024 © Tous droits réservés

annuel qu'est ALEA dont la prochaine édition (outre des artistes coréens et internationaux, on y retrouvera aussi des projets soutenus par Transcultures et les Pépinières européennes de Création) aura lieu fin août 2024 au Thila Ground, un nouvel espace culturel, et aura pour sous-titre *Planned Accidents*. L'idée du chaos qui nous avait déjà inspiré l'année dernière, me semble aujourd'hui particulièrement porteuse mais on peut aussi voir ça comme invitation faite aux artistes (une vingtaine pour de courtes interventions – allant de la synthèse granulaire à l'utilisation de l'intelligence artificielle en passant par l'électro groovy et les vibrations acoustiques – en une longue journée) pour qu'ils présentent au public une création différente de ce qui serait attendu ou déjà trop rodé. Par exemple, Simon Morley, peintre et écrivain britannique reconnu, va y présenter sa toute première installation vidéo dont il a lui-même composé la musique.

PF : Comment qualifierais-tu la scène expérimentale (sonore, visuelle, inter ou multi médiatique) de Séoul et plus largement sud-coréenne actuelle ? Quels sont les lieux qui la soutiennent et lui donnent aujourd'hui une certaine visibilité ?

R : Je m'intéresse fortement à la scène expérimentale coréenne depuis 2002. J'ai même organisé un événement à Recyclart (Bruxelles) vers 2003 ou 2004 avec plein d'artistes coréens. Apparemment, j'avais été le premier en Europe à avoir présenté les artistes de Balloon and Needle, le premier label de musique expérimentale coréenne. La scène musicale a été jadis réprimée et même interdite avec les guerres et l'occupation japonaise (entre 1910 et 1945), tout comme l'économie, qui a fait un grand boom d'un coup, l'invasion de K-Pop (dont la première génération date du début des années 90) est un instrument puissant.

La Corée du Sud a la taille de la Suisse, avec une population presque 3 fois moindre que le Japon, 30 fois moindre que celle de la Chine... Et pourtant, elle est incroyablement forte et dynamique, à l'image de son peuple. La Corée est le pays le plus montagneux du monde. 70% de son territoire est composé de montagnes qui traversent le pays en deux grandes chaînes. Et souvent, je me dis que le tempérament des habitants et l'histoire de ce pays passionnant sont à cet image : soit haute, soit basse, mais jamais plate. Les Coréens ont faim d'art et d'expérimentation, et c'est très beau à voir, surtout en tant que créateur et organisateur. Le public est au rendez-vous.

J'avais été frappé par la réflexion d'une curatrice et agente d'artistes contemporains, non musicaux, qui ne connaissait pas cette scène musicale, et qui m'avait demandé : « mais pourquoi tous ces gens, si nombreux et jeunes, ont l'air si fascinés par ses musiques bizarres ? ». Il se passe ici quelque chose, peut être comme ce que nous avons vécu avant en Belgique ou en Europe occidentale au début des années 80. Bien sûr, il y a des spécificités bien locales mais, à l'origine, les codes viennent de chez nous en Occident, et aussi du Japon. On a eu la Noise à la Merzbow, etc. ou des recherches stylistiques plus européennes. À présent, ils se sont dégagés de cela, ou plutôt ils s'en sont servi comme un tremplin pour d'autres explorations ailleurs.

Aujourd'hui, une multitude de jeunes artistes utilisent l'art sonore comme un pinceau, pour peindre des portraits très personnels. Il y a aussi parfois ici une forme d'ironie, un décalage contrôlé, que je retrouve rarement ailleurs (à part chez les Belges, justement), et qui rend les œuvres et les performances encore plus fortes et, je dirais, « intelligentes ».

Ce que j'aime particulièrement, c'est cette sophistication si subtile qui particularise les Coréens et que je ne retrouve plus ailleurs... tout devient si convenu... Cet appétit pour le mystère et la recherche commence à se faire connaître ailleurs mais à mon sens, pas encore suffisamment. En termes de lieu culturel, je pense à ce lieu légendaire, tout petit, très « Salon » d'ailleurs, Dotolim qui a été le tout premier endroit où on pouvait venir voir des artistes comme Otomo Yoshihide ou d'autres expérimentateurs sonores importants, et ce depuis le début des années 2000. À côté de Dotolim, dans le quartier à la fois branché et pittoresque de Sangsu-dong à l'Est de cette grande métropole de 22 millions d'habitants, se trouve Thila, un nouvel espace culturel pour les arts sonores et numériques ambitieux et qui va sans devenir très important. Le musicien Gazaebal et sa manageuse, Nine, sont à l'origine de ce projet qui va accueillir, à Thila, la prochaine édition du festival ALEA. Ils y organisent aussi, début 2024, le festival WeSA dédié aux arts sonores (son motto est « le son est la nouvelle musique ») et multimédias, dont le commissaire artistique de la prochaine édition en janvier 2025 sera Gabriel Soucheyre, directeur du festival d'arts hybrides VIDEOFORMES à Clermont-Ferrand avec lequel je collabore également depuis plusieurs années.

Il faut souligner que les musées d'art contemporain en Corée du Sud sont très ouverts aux musiques expérimentales ; cette scène est bien vivante aussi là-bas ; peut-être que l'empreinte du père de l'art vidéo Nam June Paik y est

pour quelque chose... Aussi, les croisements entre le visuel et l'audio et la performance physique pure sont de plus en plus fréquents. Je suis très proche des créateurs comme les artistes sonores Joyul défendue par Helicopter Records (label dirigé par Park Daham, un musicien expérimental avec qui j'ai déjà partagé l'affiche au Platform L Museum), et Heejin Jang, qui a sorti *Me and the Glassbirds* considéré comme un des meilleurs albums expérimentaux de 2023, et ce au niveau international. J'ai découvert ces deux remarquables créatrices sonores en organisant, avec mes amis, le festival DENOIZE. Il faut aussi rappeler qu'il y a eu une scène psychédélique intéressante, dès la fin des années 60. J'ai été fort surpris par la richesse de cette scène oubliée, et redécouverte il y a peu, justement par les nouvelles générations coréennes.

La République de Corée est récente (1948) mais c'est aussi une culture très ancienne. La scène expérimentale d'ici reflète bien ce côté double et cyclique. J'aime assister à des cérémonies chamaniques locales (une expérience forte), et j'ai l'impression d'être plongé à la fois dans les origines de l'humanité mais aussi dans le futur. Il m'arrive de sentir ce côté cérémonial aussi dans certains concerts expérimentaux particulièrement intenses. La pensée bouddhiste prend ici tout son sens : rien n'est vieux, donc rien n'est nouveau.

PF : En quoi ce bouillonnement culturel coréen a-t-il influencé ton propre parcours artistique ?

R : J'ai toujours pensé qu'il était très thérapeutique pour un artiste de sortir de sa zone de confort, et d'être là où il n'est pas supposé être. Pour moi, c'était à Séoul en 2005. Là où le rythme de la vie est à l'opposé de ce que recherche un artiste européen en général.

Je me souviens, par exemple, que mes amis artistes en Europe me qualifiaient souvent de « workaholic » tandis qu'en Corée, on dirait que je suis plutôt « lazy ». Thérapie de chocs culturels !

PF : Comment analyserais-tu l'évolution de ton travail visuel et multimédiatique depuis tes débuts en 2002 jusqu'à tes dernières créations ?

R : Ma démarche reste constante dans sa diversité, dans le sens où je cherche à chaque fois à faire des choses différentes. J'ai toujours essayé de ne pas avoir de style, ce qui peut être considéré éventuellement comme un style en soi. Le côté cyclique de l'intemporalité m'a toujours fasciné : « rien n'est nouveau et rien n'est vieux ». J'ai toujours cherché la musi-



Rafael, live performance © Tous droits réservés



calité dans les sons aléatoires, et le mouvement dans l'image fixe. J'aime toujours l'idée de manipuler des sons et images en live, avec toujours ce brin de jalousie vis-à-vis du musicien, qui a ce rapport direct avec sa propre création face à un public. Je fais aussi pas mal de films, et des installations vidéo avec un matériel que j'exploite aussi en live, et vice et versa. Mon dernier projet, *Contrepoint*, explore plus loin la résonance visuelle qu'a le son en moi. Je me suis notamment intéressé aux systèmes de polyphonie, à l'art musical religieux de la Renaissance (à Saint-Ghislain, en résidence chez Transcultures, tu m'as fait découvrir l'œuvre magistrale de Johannes Ockeghem qui y est né et qui a composé le premier Requiem polyphonique à la fin du XV^e siècle), toutes ses voix qui se mêlent et s'entremêlent... J'ai voulu confronter cette science, cette mathématique si subtile à notre contemporanéité brutale et aléatoire.

Contrepoint est une œuvre sonore composé d'images. Elle se décline en « live-cinema » performances, films et installation « vidéo ». *Contrepoint* est un projet entamé en Corée, dans des résidences organisées par WeSA à Séoul, puis en Belgique par Transcultures où j'ai pu m'imprégner de l'atmosphère d'un couvent de sœurs franciscaines du XVI^e siècle où ce centre (qui m'a accueilli à mes débuts dans la Biennale des cultures et émergences numériques Transnumériques à Mons), est maintenant installé. Ce double ancrage géographique et culturel est important.

PF : Plus généralement, quels artistes t'ont particulièrement marqué et en quoi ?

R : À vrai dire, j'ai souvent vis-à-vis de mes collègues artistes, un sentiment d'insatisfaction, allant même à « j'aurais peut-être fait cela mieux », même si, en réalité, cela n'aurait jamais été le cas. Sur le volet coréen contemporain, j'ai beaucoup de respect pour le travail original de la chorégraphe et performeuse Geumhyung Jeong qui utilise des objets DIY et interroge notre rapport corporel à la technologie. J'aime aussi beaucoup la K-Pop, même si mon entourage l'apprécie moins. J'aime les couleurs et l'énergie qui sans doute m'influencent d'une manière ou d'une autre. Quand j'étais jeune, c'était les jingles des émissions pop. Peut-être qu'il y a une filiation...

En Corée, il y a bien sûr le pionnier de l'art vidéo Nam June Paik mais aussi Kim Ki-young qui a réalisé, en 1960, *La servante*, que certains cinéphiles appellent le « Citizen Kane du cinéma coréen ». En Europe et plus généralement en Occident, c'est plutôt, outre le cinéma de Buñuel ou de Tati, la

peinture et la musique qui m'ont marqué. La New wave au début des années 80 tant pour l'inventivité sonore que pour l'esthétique visuelle. Elle m'a, au passage, permis de découvrir le Bauhaus des années 30 par le groupe éponyme qui nous a fait chavirer, dans les caves, avec son *Bela Lugosi's dead*. J'ai toujours aimé l'idée qu'un Picasso, dans sa diversité géniale, puisse exister pour la peinture ou Miles Davis pour la musique. Aujourd'hui, Picasso est le classicisme, et les gens re-découvrent aussi des peintures dite « classiques ». Idem pour la musique, ou Bach redevient « nouveau » pour les jeunes générations, etc... encore une fois, on retrouve cet aspect cyclique.

PF : Comment situerais-tu ton travail (la particularité de ta démarche par rapport aux autres artistes et « tendances ») au regard à la fois de la scène contemporaine asiatique et européenne ?

R : D'une certaine manière, j'aimerais être associé à un « style » ou une « tendance ». Parfois, cette solitude me pèse mais cela fait longtemps que je me suis résigné à traverser les cloisons. Il y a des arts vidéo, des arts audio, et même des arts audiovisuels, mais tout cela finit souvent d'une manière stéréotypée et cela ne me satisfait jamais vraiment. Cette « position solo » n'est pas évidente car quand on fait davantage partie d'un mouvement, on peut bénéficier d'une industrie qui peut vous soutenir et d'autres opportunités peut être plus larges. Je suis programmé dans des musées, des cinémas ou des événements musicaux... de facto, un peu partout et nulle part. Mon travail est trop narratif pour l'art vidéo, trop art vidéo pour le cinéma, trop visuel pour l'art sonore...

Je suis complètement autodidacte et totalement « original » (ce qui, pour moi, n'est pas forcément un compliment) mais j'apprécie aussi, contrairement à certains milieux « arty » contemporains, la rigueur que l'on peut retrouver dans une forme d'académisme. Encore aujourd'hui, je ne rentre pas dans les catégories mais je continuerai à avancer le plus librement, sérieusement et sincèrement possible.

PF : Il me semble que ta relation au son a été, depuis tes débuts avec jusqu'à ton nouveau projet *Contrepoint* qui comporte un aspect polyphonique pour toi une inspiration mais aussi une direction également productrice d'images...

R : Mon premier travail vidéo *Morning Storm* était déjà une analyse du lien tenu entre l'image et le son. De fait, c'était silencieux, et le montage très rythmé pour inspirer une musi-

calité. Tu me parlais de la notion de « musique rétinale » dans les œuvres visuelles sans son, de l'artiste audio et multimédia belge Alain Wergifosse, mais dont on peut l'imaginer par le traitement de l'image. Je pense également que les images, par leur rythme, produisent une musique mentale.

Je viens de la photographie où on dit toujours que l'image fixe doit « suggérer un mouvement ». Quand j'ai commencé à me lancer dans la vidéo, j'avais déjà le « mouvement », alors que pouvais-je suggérer d'autre sinon le son. Il y a bien sûr toujours des thématiques en filigrane de mes travaux. Le dernier *A propos de Marie G* – commande vidéo de Transcultures lors de ma résidence – a été inspiré par Sœur Marie-Guylaine, la dernière Franciscaine à avoir habité et animé le couvent d'Hautrage mais au lieu de la « montrer » ou de « l'expliquer », j'ai préféré la « suggérer » à travers le « commentaire » d'autres personnages-miroirs habitant en Asie, à l'opposé de sa terre natale de Belgique, à qui j'en ai parlé mais qui ne l'ont pas rencontrée. Je désire ainsi laisser une place imaginaire importante au public pour qu'il puisse faire son propre « film », en lui suggérant un fil thématique. Pour ce faire, j'utilise une série d'outils que je m'amuse aussi à pervertir, une esthétique photo-cinéma que je maîtrise, car l'esthétique « cinéma » suggère directement une « narration ». Ainsi comme dans un film, on s'attend à une histoire. Je joue sur les différents niveaux de compréhension et de perception, un peu comme dans le génial *Don Quichotte* de Cervantès. On peut le lire enfant (je l'ai lu à mon fils en Espagne) et le savourer sans doute différemment une fois adulte. J'aime cette idée que ce personnage tragi-comique est en fait un vieux fou qui tombe amoureux d'une prostituée qu'il voit comme une princesse ; je me retrouve dans ce mélange d'utopie et de dystopie qui date de 500 ans mais reste très contemporain.

© Propos recueillis par Philippe Franck
- Turbulences Vidéo # 124



Rafael, *Contrepoint*, 2024, vidéo © Tous droits réservés